

ITSUO TSUDA
DE LA LIBERTE DE PENSEE A LA LIBERTE INTERIEURE

« Quand vient la faim, je mange; quand j'ai sommeil, je dors.
Les sots se rient de moi. Le sage me connaît ».

Il y a le silence. Un espace vide. Sur les murs, des calligraphies ont été disposées. Des empreintes. Que voyons-nous? Au sens propre, les traces de la main d'un homme. Itsuo Tsuda.

Approchons nous un peu des calligraphies. Regardons-les. Ce que l'on pense être un trait n'en est pas un. C'est un vide. Le trait, le plein est autour. Les idéogrammes ont été faits dans un premier temps à la cire chaude puis la cire a été enlevée.

Itsuo Tsuda a donc écrit avec du vide et celui qui trace avec du vide laisse forcément la place. Mais à quoi?

« Dans le silence, le rire s'épanouit ». « Coeur de ciel pur ». « L'ermite véritable vit au coeur des grandes villes ». « La quiétude intérieure ». « L'harmonie du groupe ».

Les titres des calligraphies sont comme des énigmes. Ou des indices. D'autres ont été déposés tout autour de l'espace vide, dans d'autres pièces. Des images. Des mots. Des enregistrements. Des témoignages. Tout cela se met à résonner ensemble aujourd'hui, pour la première fois.

Tâchons de voir tout cela comme une globalité. A l'instar de la démarche seitai, considérons l'ensemble et non les parties séparées. Que voyons-nous?

D'abord une aventure. Un homme japonais d'âge mûr, décide de tout plaquer pour tenter une aventure sans garantie ni promesse dans la France des années 70, avec un objectif avoué:

« Exprimer l'inexprimable. Communiquer l'incommunicable. »

Mais autre chose apparaît. Itsuo Tsuda s'installe en France. Dès lors, on assiste peu à peu, sans jamais que cela soit affirmé ou revendiqué, à la lente apparition d'une voie. Itsuo Tsuda réunit divers éléments et champs de recherche, l'Aïkido, le Kastugen Undo, le Seïtai, et les fait siens. Et en s'appropriant ces différentes sources, celle-ci se mettent à dialoguer entre elles à travers lui.

Une personne, à un moment donné de sa vie, sans doute lorsqu'elle est mûre pour cela, se met à écrire son propre chemin. A partir d'un tronc commun, une autre branche émerge, qui suit sa propre évolution, sans renier son appartenance à l'arbre. On peut entrevoir ainsi l'aventure d'Itsuo Tsuda en France.

Dans l'enseignement de l'Aïkido, du Kastugen Undo, dans ses livres, dans les souvenirs qu'on nous raconte de lui, il semble être à cet endroit: quelque chose le porte, qui lui appartient pleinement et en même temps, cela ne lui appartient pas.

« Prendre aux uns pour donner aux autres »

Vivre pleinement sa vie, c'est sans doute être capable, à un endroit de nous-mêmes, de transformer ce qu'on a reçu et de l'emmener ailleurs. Non pas faire table rase, mais dans un mouvement infiniment plus subtil, fouler des terrains inconnus, tout en prolongeant quelque chose que l'on a reçu des autres. Une direction.

Là, il faut que je m'arrête un instant. Parce que quelque chose est entré dans l'espace vide, sans que l'on s'en aperçoive.

Tsuda, aux côtés du fondateur de l'Aïkido, Morihei Ueshiba. Tsuda, échangeant avec Haruchika Noguchi, créateur du Seïtai et du mouvement régénérateur. Tsuda, dont tout nous porte à croire qu'il était une personne exceptionnelle, qui a marqué durablement nombre d'entre nous. Tsuda enfin, qui résonne aujourd'hui pour beaucoup comme une référence, un diapason, un phare.

Vous voyez où je veux en venir? Le piédestal n'est pas loin.

Alors que nous n'avons pas bougé, le terrain est à présent en pente, et il est facile, tellement facile de glisser. Il suffit d'un peu d'imagination, de paresse et de peur. Nous connaissons tous ces terrains. Nous y avons déjà marché.

La possibilité d'être mis sur un piédestal gênait Itsuo Tsuda. « Si on l'enlève l'échelle, je ne pourrais plus redescendre » écrivit-il. Il percevait déjà ce danger de son vivant. Maintenant qu'il n'est plus là et que nous célébrons aujourd'hui, dans cet espace vide, son centenaire aujourd'hui, la pente est bien là et nous pourrions glisser sans même en avoir conscience.

Le passé nous parle. Lin Tsi. IXème siècle. Dynastie Tang.

« Vous vous méprisez vous-mêmes, vous vous humiliez, disant: « Moi, je suis profane; lui c'est un saint! » Gnômes tondus! C'est parce que vous n'avez pas confiance en ce que vous possédez en votre propre maison, que vous allez chercher ainsi hors de vous-mêmes. Rencontrant des objets, vous vous y accrochez ; rencontrant des poussières, vous vous y attachez. Tout ce que vous touchez vous égare. Adeptes, ne prenez pas au sérieux ce que je vous dis. Et pourquoi? Mes paroles sont dépourvues de tout fondement probant: ce ne sont que des dessins d'un instant dans l'espace.

« Des dessins d'un instant dans l'espace »... Quelque chose commence à s'éclaircir. Mais pas encore complètement. Il demeure encore un écueil. Une autre pente.

D'aussi loin que nous pouvons plonger dans l'oeuvre d'Itsuo Tsuda, nous regardons vers le passé. Il nous faut être prudents, car le passé c'est le temps du mythe, de la légende. Il serait facile de construire à peu de frais un âge d'or, oubliant par là même toutes les contraintes qu'Itsuo Tsuda a traversé, le caractère incertain de son entreprise lorsqu'il a décidé de s'installer en France, l'absence de sécurité et probablement le doute qu'il a dû nécessairement traverser, à l'instar de n'importe quel bâtisseur.

Ca ne suffit pas. Il nous faut aller plus loin.

Nous regardons ces traces. Mais si nous sommes attentifs, nous comprendrons qu'elles nous regardent aussi.

Se fixer sur le passé, c'est oublier que les traces, au moment où elles ont été écrites, tracées à la cire chaude, étaient du présent. Et c'est sans doute la vitalité de ce présent que nous percevons encore aujourd'hui. Nous nous tournons vers le passé, et le passé nous murmure: « Ecoute, regarde, et après oublie. »

On ne peut pas attraper le cours d'une rivière avec un seau. On aura l'eau, mais pas le courant. Pour percevoir le courant de la rivière, il faut se baigner dedans. C'est aussi simple que cela. Et la rivière est là, dans l'espace vide.

Le seul intérêt du passé est de nous aider à polir nos outils pour sculpter le présent.

Parce qu'un travail nous échoit. Itsuo Tsuda l'a résumé en une phrase.

« L'homme est foncièrement libre. »

Et voilà. Nous n'avons pas bougé, nous sommes toujours dans l'espace vide et pourtant, nous sommes parvenus au coeur de l'histoire. La liberté.

« La carpe remonte le courant, monte au ciel et devient dragon ».

Lorsque Haruchika Noguchi renonce à la thérapeutique, il crée une brèche, un précédent. L'homme est capable de s'équilibrer par lui-même, et de vivre sans dépendance. Ce n'est même pas une hypothèse. C'est une affirmation. L'indépendance et la liberté qu'elle génère font partie de nous. Elles nous constituent.

Morihei Ueshiba, à la fin de sa vie, qualifie l'Aïkido de non-art martial.

Itsuo Tsuda parlant d'Ueshiba disait qu'il n'avait même plus de techniques, qu'il semblait se mouvoir dans un autre univers, ample, et surtout, totalement libre.

Et puis il y a Tsuda lui-même, Tsuda et son cheminement personnel que l'on pourrait résumer ainsi: de la liberté de penser à la liberté intérieure.

Partant d'une nécessité d'échapper au cadre social et familial japonais des années 30, Tsuda aboutit, à quarante ans révolus à la « révélation du ki ».

Cette « unité d'être », dont on peut percevoir la présence dans son aikido, sa transmission de mouvement régénérateur, dans ses livres ou ses calligraphies.

« Celui qui sait se tait »

On peut être reconnaissant envers Itsuo Tsuda vis-à-vis d'une chose: il a cherché pour lui-même, et non pour les autres. Tout en construisant des ponts entre cette liberté qu'il avait découverte et la société contemporaine européenne, il s'est néanmoins borné à dire: « je ne ferai rien pour vous », laissant un blanc, un vide là encore, à l'endroit où l'on pensait qu'il nous prendrait la main.

Enlever les béquilles. Enlever les béquilles mentales, sociales, philosophiques, spirituelles.

Au plus nous avançons, au plus nous sommes emmenés vers un dépouillement.

Un dépouillement et une contrainte. Celle de devoir assumer au quotidien ce que nous savons : la liberté est logée en nous. C'est à nous de la réaliser.

Contrainte et liberté se mêlent. Itsuo Tsuda a utilisé la cire pour calligraphier. Oui. Mais pourquoi? Parce qu'il n'avait pas pu trouver le matériel de calligraphie adéquat en France. Il a dû faire « avec les moyens du bord ». Là où nous voyons la liberté, il y avait la contrainte.

Comme le boucher de Tchouang Tseu, on devient à un moment capable de dire « j'épouse la réalité comme elle se présente ».

Nous n'y sommes peut-être pas encore. Mais cela n'a aucune importance. Ce qui importe, c'est l'aventure qui se présente à nous. Ce risque. Assumer sereinement la responsabilité qui est la nôtre.

Revenons au présent maintenant. Regardons à nouveau ces calligraphies. Ces dessins d'un instant dans l'espace. Que nous disent-ils? Sans doute parlent-ils à chacun d'entre nous différemment.

« Le dragon sort de l'étang où il était endormi. » Nous sommes le dragon. Peut-être sommes-nous encore endormis au fond de notre étang, peut-être avons nous déjà jailli hors de l'eau, ou bien juste pointé le museau timidement à la surface.

« Regarde sous tes pieds ». Qu'y a t il sous mes pieds? Il y a tout. Mais tu ne l'avais pas vu.

Tout se met à résonner différemment. Tout se met à parler de ce qui est en jeu pour chacun d'entre nous, maintenant. Le présent se charge de quelque chose.

Les traces d'Itsuo Tsuda demeurent, mais autre chose émerge. D'autres lignes apparaissent. Sinueuses. Amples. Brisées ou en pointillé. Fines, chaotiques, colorées. Ce sont les nôtres. Et elles sont en train de s'écrire, maintenant.

La mémoire se mêle à autre chose. L'espace vide devient le lieu d'un dialogue silencieux. Un jeu de résonance entre le passé et le présent, entre les traces d'Itsuo Tsuda et nous. Nous maintenant. Aujourd'hui, marchant sur notre propre chemin, guidé par ce que nous avons compris, gardé ou même volé de l'enseignement.

Le « mâ » en japonais est un vide qui relie et non qui sépare. C'est peut-être cela qui est au travail, aujourd'hui. Un « mâ » perceptible, entre l'oeuvre d'Itsuo Tsuda et nos propres vies.

Dans le conte soufi « La conférence des oiseaux », le peuple des oiseaux part à la recherche de son roi, le Simorgh. Ils vivent un très long voyage, dans lequel nombre d'entre eux abandonnent. Ils sillonnent le monde des années durant, franchissent des déserts, font face aux dangers, manquent de se perdre cent fois. Ils finissent par arriver devant le Simorgh. Et le roi des oiseaux leur dit: « Vous avez fait un long voyage pour arriver au voyageur ». Car c'est en eux-mêmes que les oiseaux avaient cherché, s'étaient perdus et avaient finalement lâché prise pour retrouver leur roi. Il était en eux-mêmes.

C'est peut-être là que nous emmènent les traces d'Itsuo Tsuda. Non pas à la célébration de la mémoire d'un homme, mais à la redécouverte, à l'approfondissement, à la remise au travail permanente d'une liberté donc d'une responsabilité. Quelque chose est à assumer. Une aventure solitaire. C'est nous qui écrivons le chemin sur lequel se posent nos pas.

Un chemin qui fait de nous des bandits. Des bâtisseurs. Des poètes.

Yan ALLEGRET